LE BATTAGE DU BLÉ AUTREFOIS

récit de Jeannine CHAUPY

On voit, encore, près des vieilles fermes, des rouleaux de pierre abandonnés dans les « coudercs ». Les gens des villes les achètent, s'ils peuvent, pour les installer sur leur pelouse. Beaucoup ne savent pas à quoi ils pouvaient servir et ils les soignent comme des reliques. Ces rouleaux, ces meules pour mieux dire, servaient à dépiquer le blé autrefois. Ils sont en pierre rugueuse que nous appelons « lou brézié ». Il leur manque aujourd'hui le cadre de bois et son timon où l'on attelait la paire de bœufs ou de vaches. Ces cadres se sont vermoulus, sans doute, dans les granges où on les rangeait à l'abri, après le battage du blé, mais les rouleaux ont encore les deux courtes tiges de fer qui servaient d'axe.

C'était autrefois ! Autrefois... Il n'y a pas si longtemps pourtant puisque j'ai vu, moi, dépiquer avec le rouleau. Je ne suis quand même pas encore vieille ! Je m'en souviens parce que ce travail nous plaisait, à nous, les enfants.

C'était après 40, pendant la guerre. J'étais encore petite, autour de 10 ans. On ne trouvait plus d'essence pour faire marcher la petite batteuse et la grosse batteuse (à charbon) ne pouvait pas arriver chez nous, à Mercadier, une petite propriété qu'avaient mes parents, près de Saint-Michel de Vax. Le chemin était trop mauvais.

Alors nous avons dû reprendre le rouleau. Si je cherche bien, tout me revient peu à peu, surtout quand je montais sur la meule avec la « caço »... Ça, c'était le bon moment... mais avant, il y avait toute une préparation à faire.

D'abord, il fallait mettre le « sol » en état. Le « sol », c'est un terrain bien plat, assez grand, qui se trouvait tout à côté de la grange. Chaque ferme avait son «sol », son aire si vous voulez. Ainsi chacun pouvait battre son blé quand il voulait, quand il faisait beau surtout, parce qu'il fallait qu'il fasse beau pour que la paille et le grain soient bien secs. Sinon, il valait mieux faire autre chose.

Pour préparer le « sol », on enlevait toute l'herbe qui le couvrait. Mais attention, enlever sans piocher, sans remuer la terre. Seulement raser, couper au ras, pour qu'il ne reste aucune trace d'herbe et que la terre reste dure quand même. C'est difficile et nous ne savions pas faire ce travail délicat, nous, les enfants. Les grandes personnes seules savaient raser comme il faut, avec un sarcloir bien tranchant, l'« aissadou ».

Quand toute l'herbe avait été enlevée, que la terre était bien propre, on arrosait le « sol » puis on répandait des poignées « d'achés », des balles de blé. On passait le rouleau tiré par les vaches — nous n'avions qu'une paire de vaches — et grâce aux balles de blé bien sèches, la terre ne collait pas, ne s'accrochait pas au rouleau. C'était important çà. Quand on avait bien roulé, bien aplati et bien aplani, on balayait les « achés » avec des balais de genêt. La terre du « sol » était nette, propre. On l'examinait avec attention. S'il restait des crevasses, et il en restait toujours, on les bouchait avec de la bouse de vache fraîche qui avait été mise en réserve dans une comporte et qu'on étendait avec les mains en la lissant. Ça colle. C'est un bon mastic, facile à passer et qui ne séchait pas trop vite... Et voilà ; le « sol » était prêt, plat, lisse, sans aucun trou ni crevasse. Il y avait fallu toute la journée. En ce temps on était moins pressé qu'aujourd'hui. Le lendemain, s'il faisait beau, on commençerait le dépiquage qui durerait plusieurs jours chez nous, plusieurs semaines dans les fermes plus grandes.

Quand le soleil avait bien séché la rosée et que la terre du « sol » était bien sèche, on pouvait préparer les gerbes de blé. Elles étaient entassées dans la gran-

ge où elles achevaient de mûrir depuis plusieurs jours. Chacun, petits et grands, apportait sa gerbe sur l'aire. On les déliait pour les étaler en couches en les rangeant en cercles, sur une épaisseur convenable, ni trop ni trop peu, pour que la meule fasse bien son effet. La première rangée, à l'extérieur, était placée épis en dedans et le fond des tiges en dehors pour former la bordure. La seconde rangée, au contraire, les épis sur les épis de la première et les queues vers le centre. Les autres rangées comme la seconde, épis sur queues, et ainsi de suite jusqu'à ce que le sol soit couvert. On laissait au centre un espace vide : il fallait pouvoir tourner avec les vaches et la meule.

Tout était prêt et le dépiquage allait pouvoir commencer. C'était le moment que j'attendais. Je m'installais sur « lou sèti », une sorte de banc fixé au-dessus de la meule, les pieds bien calés sur la traverse avant du cadre, la « caço » à la main. La « caço » c'était une très grande louche de cuivre, avec un long manche de bois qui nous servait aussi pour couler la lessive et décuver le vin. On en voit encore dans presque toutes les maisons mais elles ne servent plus que pour décorer.

Quand on s'était assuré que j'étais bien en place, on lançait le manège. Les vaches commençaient leur ronde, guidées par une grande personne, devant. Moi, je me tenais raide, attentive, surveillant bien le derrière des bêtes. Dès qu'une vache levait un peu la queue et faisait mine de s'arrêter — parce que les vaches s'arrêtent pour çà — je prenais la « caço ». Alors tout s'arrêtait. Ça criait :

— HO! Hô ! Pisso !

La vache s'accroupissait un peu, écartait les pattes de derrière. Je tendais la « caço », l'œil fixe. Il ne fallait pas perdre une goutte. il ne fallait pas mouiller le grain ! Catastrophe ! si l'autre vache se mettait à en faire autant au même moment ! C'était l'affolement ! Enfin la « caço » était pleine, les dernières gouttes étaient recueillies. On m'enlevait la « caço » des mains pour la vider dans la comporte que l'on avait préparée pour cet usage. Je reprenais la « caço » pour la fois suivante. Je recueillais aussi les bouses mais c'était plus facile. On les conservait pour le rebouchage, dans la comporte des bouses. Il ne fallait rien perdre !

On passait ainsi la meule deux fois, une fois dans un sens, une fois dans l'autre. Puis il fallait retourner

les pailles pour que les épis du dessous viennent en dessus. Alors on arrêtait le travail pour laisser le soleil bien sécher les épis pendant le repos du repas.

Après le repas, le manège recommençait encore une fois, comme le matin. Tous les épis avaient été foulés et on les examinait à la main. Si des grains restaient encore, il fallait prendre le fléau pour les détacher jusqu'au dernier. C'étaient les hommes qui le faisaient, à quatre, à grands tours de fléau. Les vaches avaient achevé leur travail mais nous avions encore beaucoup à faire. Le « sol » restait couvert d'une couche de paille et de grains mêlés. On enlevait la paille, le plus gros avec des fourches et on la transportait par paquets, à deux, sur des longues barres de bois, jusquà la grange. Puis, avec la « rastèlo », un lourd râteau à une seule rangée de dents de bois incurvées, on enlevait le plus gros des débris. Enfin avec le râteau à foin, à deux rangs de dents, comme vous savez, on épluchait, à petits coups, sans entraîner les grains. C'était un travail délicat que les enfants ne pouvaient faire, pas plus que de pousser la couche de grains en un tas, au milieu de l'aire avec la « brècho » cette sorte de grande pelle de bois avec un talon que les hommes seuls pouvaient pousser. Puis il fallait encore balayer à fond jusqu'à ce qu'il ne reste plus aucun grain de blé perdu.

Tout le grain est en un gros tas au milieu du « sol ». Il est mêlé de balles et de débris. Il faut le vanner. On étalait une grande toile sur le sol, un « ballenc » ou « linsol » et on y installait « lou ventadou », le tarare. Et on tournait la lourde manivelle : — Raou ! Raou ! Raou ! On remplissait la trémie avec des « palhassous ». Les poussières et les balles volaient et le grain coulait jusqu'à terre sur le « linsol ». Nous, les enfants, nous l'écartions avec un « bréchou », — sorte de racloir en bois — pendant que les femmes et les hommes le mettaient en sacs.

La première journée s'achevait. Le sol était de nouveau propre et prêt. Nous recommencerions demain si le temps restait beau et s'il ne fallait pas amener quelque veau ou mouton à la foire.

Teussac
Décembre 1977